

L'ÉLABORATION DU CONCEPT DE « VALEUR » DANS LES MANUSCRITS SAUSSURIENS

[Loïc Depecker](#)

Armand Colin | « [Langages](#) »

2012/1 n° 185 | pages 109 à 124

ISSN 0458-726X

ISBN 9782200927455

DOI 10.3917/lang.185.0109

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-langages-2012-1-page-109.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Armand Colin.

© Armand Colin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'élaboration du concept de « valeur » dans les manuscrits saussuriens

1. « NATURE » ET « RÔLE »

La « valeur » est au cœur de la théorie de Ferdinand de Saussure. C'est l'une des notions qui ressortent le plus vivement du *Cours de linguistique générale* (1916). Mais quelle est la portée exacte de la « valeur » selon F. de Saussure ? Si l'on garde à l'esprit que le *Cours de linguistique générale*, paru trois ans après sa mort, est une tentative de reconstitution de sa pensée, il est nécessaire de revenir aux manuscrits saussuriens, principalement les textes qu'il a publiés, ses manuscrits autographes et les notes de cours de ses étudiants. Cela, non pas en prédisposant les documents en fonction de la thèse que l'on veut soutenir, mais en essayant de retrouver le cheminement de la pensée de F. de Saussure, depuis ses premiers travaux jusqu'à ses derniers cours (1912), en s'efforçant d'aborder ces documents dans un ordre chronologique. Le regard porté directement sur ces derniers et le recours à la chronologie sont seuls susceptibles d'expliquer la manière dont F. de Saussure élabore sa pensée sur ce sujet. Méthode chronologique que nous avons appelée « généalogique », au sens où, attentive à l'évolution de la pensée d'un auteur à partir, essentiellement, de ses textes publiés et de ses manuscrits autographes, elle permet de resituer le cadre de réflexion dans lequel interviennent les concepts qu'il élabore (Depecker 2005 et *passim*). Sorte d'archéologie du savoir, attentive aussi à son *archologie* : aux faits et documents situables comme premiers, initiateurs de la réflexion.

Pour rendre raison de la manière dont F. de Saussure élabore le concept de valeur, il faut donc revenir d'abord aux textes et articles scientifiques que F. de Saussure a publiés de son vivant. Le premier texte dans lequel la notion de *valeur* apparaît en construction est le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1878). L'idée centrale est de retrouver sous la

variété des voyelles reconstituables dans les langues indo-européennes l'identité qu'elles pouvaient avoir dans la « langue mère » (Saussure, 1922 : 110 et *passim*). F. de Saussure avait fait l'année précédente une communication à la Société de linguistique de Paris sur les *a* en indo-européen : c'est l'une des trames de son *Mémoire*, étendue à l'ensemble du système des voyelles. Il s'agissait de rendre raison non pas seulement de telle ou telle voyelle, mais de leur ensemble, considéré au regard des faits reconstituables. « Système » est l'idée force de la démonstration, car il sous-entend que les « phonèmes » de ces langues sont organisés de façon ordonnée. Au point que leur réalisation peut être postulée en l'absence d'éléments formellement présents.

Autre texte publié par F. de Saussure : sa thèse, *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit* (1881). F. de Saussure y analyse principalement la manière dont le génitif sanscrit peut valoir pour une proposition circonstancielle. La question posée au fil de la démonstration est de savoir si le génitif sanscrit a des « valeurs propres ». « Système » dans le *Mémoire* et « valeur » dans la thèse : deux termes clés de la pensée de F. de Saussure qui évolueront dans leur sens et prendront progressivement dans sa théorie toute leur portée.

Hors de ces deux textes publiés par F. de Saussure, on doit se reporter aux manuscrits. Sur ce point, les *Notes sur l'accentuation lituanienne* (mai-novembre 1894) sont déterminantes. F. de Saussure y traite des faits d'accentuation reconstituables dans cette langue, pour finalement faire la distinction entre « nature » et « rôle » de l'accent. « Nature » désignant ce que l'accent est en lui-même, décomposable en différentes composantes. « Rôle », son caractère distinctif. Ce qui détermine deux points de vue :

La chose accent, quant à elle est double ; et il faut choisir ce qu'on étudie, ou de la nature de l'accent, ou de son rôle dans le mot ; Tous deux désignés par accent (ce qui n'a pas d'inconvénient). (Saussure, 1894 : 336)

Il ne faut donc pas mélanger « nature » et « rôle » d'un élément comme l'accent, pas plus qu'il ne faut confondre le jaune comme couleur avec le rôle qu'il joue dans l'art du blason :

La connaissance du rôle assigné au jaune en héraldique, et la connaissance de ce qu'est pour l'analyse physique la couleur jaune ont pour elles le même rapport que l'étude du rôle de l'accent dans les mots d'une langue avec la connaissance de ce qu'est l'accent physiquement, dans cette langue ou ailleurs. (*ibid.*)

Il faut donc distinguer « physique » et « grammaire » (rôle que peut avoir un élément) :

La physique de l'accent et la grammaire de l'accent, on peut leur donner ces noms, sont choses aussi étrangères l'une à l'autre que la physique d'une couleur et ce qu'on peut appeler la grammaire héraldique de cette couleur. (*ibid.*)

F. de Saussure résume : « Ainsi l'étude du rôle d'un élément n'est pas la même chose que l'étude de cet élément en lui-même » (Saussure, 1894 : 339). Mais il en arrive à dépasser cette simple opposition. Car il faut « placer la question sur le

terrain plus vaste qui est son véritable terrain » (*op. cit.* : 337). De fait, ce « rôle » ne peut être déterminé que par la valeur, et cette valeur ne saurait être absolue :

Peut-on jamais s'imaginer que la grammaire soit avancée, intéressée, ou concernée en quoi que ce soit par la connaissance de la nature intime (de la valeur absolue) des termes entre lesquels se débattent ses questions. Ce serait faire preuve d'une aussi grande naïveté que si l'on supposait que l'héraldique, qui a souvent affaire à la couleur bleue ou rouge, s'intéresse à savoir comment l'opticien et le physicien jugent de ces couleurs. (Saussure, 1894 : 337)

Ainsi : « l'objet central des questions d'accent n'est pas l'accent » (*op. cit.* : 335).

Le concept de « valeur » reste sous-jacent dans plusieurs passages de ces *Notes sur l'accentuation lituanienne*. « Rôle » en tient ici essentiellement lieu, pour indiquer la fonction qu'un élément peut jouer, particulièrement d'un point de vue morphologique ou syntaxique. « Valeur » s'introduit ailleurs, dans la considération de l'aspect sémantique des « sons ». Du point de vue phonétique, à propos notamment de la marge de fluctuation que peut avoir un son qui, prononcé de différentes façons, est accepté « comme valant la même chose » (*Écrits*, 2002 : 72). D'autre part, si F. de Saussure utilise indifféremment les mots « sens » ou « signification », il emploie aussi « valeur significative » :

Considérons par exemple la suite de sons vocaux *alka*, qui, après un certain temps, en passant de bouche en bouche est devenue *ōk*, et remarquons que, pour simplifier, nous nous abstenons absolument de faire intervenir la valeur significative de *alka* ou *ōk*, quoique sans elle il n'y ait pas même le commencement d'un fait de langage proprement dit. (*Écrits 1893-1894 in 2002* : 200-201)

« Valeur » se trouve donc associée aussi au sens des unités. Le terme a pu prendre corps chez F. de Saussure à partir d'expressions utilisées en grammaire, telle ici celle de « valeur significative ». Mais F. de Saussure raisonne souvent à la manière des sciences fondamentales qu'il a pratiquées, telles la physique ou les mathématiques. « Valeur » y est couramment employée pour noter la variable d'une démonstration, rendant compte de la dynamique des forces en présence.

2. « VALEUR » ET « SYSTÈME »

Autre conviction affirmée dans les manuscrits de ces années 1891-1894 : il ne faut pas confondre « état de langue » et « transformation de la langue dans le temps ». Car pour juger de la valeur, il faut savoir sous quel point de vue on se place. Certes, il est possible de suivre l'évolution de la valeur d'un élément à travers le temps. Mais « valeur » prend toute son importance si on la rapporte à un état de langue défini. Hypothèse majeure : il faut considérer cet « état de langue » comme un « système ». Et ce système, précisément, est appréhendable « de moment en moment » de par les valeurs qui le composent :

Un système de langue (qui est un système toujours momentané) se trouve de moment en moment compris en un certain nombre de valeurs, lesquelles valent uniquement par leur différence, oppositions et relations. (*Notes sur l'accentuation lituanienne*, 1894 : 337)

Ainsi, « différence », « oppositions », « relations » forment les valeurs d'un système de langue, pris à un moment donné. Mais elles ne se promènent pas là de manière vague. Elles se caractérisent en des « termes », au sens mathématique : en des éléments définis par rapport à d'autres.

Dès les années 1893-1894, « valeur », et plus souvent « valeurs », se trouve associé à « système ». « Système » et « valeurs » se caractérisant particulièrement par le fait qu'ils sont *momentanés*, soulignant le caractère transitoire d'un état de langue :

La morphologie (ou la grammaire) s'occupe de toutes les espèces de valeurs momentanées composant ce système toujours momentané qu'on appelle un état de langue – valeurs qui n'existent absolument que par leur OPPOSITION, ou relations ; résultant elles-mêmes de l'état accidentel de l'ensemble. (*Notes sur l'accentuation lituanienne*, 1894 : 335)

« Morphologie » et « grammaire » se trouvent alors assimilées l'une à l'autre, comme étude des valeurs d'un système pris à un moment donné : « La morphologie ou la grammaire s'occupe des valeurs idiosynchroniques c.-à-d. de ce que vaut un élément dans tel et tel synchronisme particulier » (*ibid.*). « Synchronisme » est à interpréter comme moment du temps dans lequel appréhender les éléments d'une langue. Le terme est utilisé à l'époque dans d'autres sciences pour désigner le rapport établi entre événements survenus à un même moment. « Synchronisme » est important ici, car il forme pivot avec d'autres grands concepts développés dès cette époque par F. de Saussure, dont celui d'« idiosynchrone ». Les « valeurs idiosynchroniques » sont en effet les valeurs que prennent les éléments d'une langue à un moment donné.

Et du point de vue que l'on prend sur le temps dépendent deux sortes de disciplines, la morphologie et la phonétique. Hypothèse fondamentale pour F. de Saussure, la morphologie traite des valeurs qu'ont les éléments dans un état de langue donné ; et la phonétique « s'occupe de valeurs diachroniques » : du changement des éléments dans le temps (*ibid.*). Premières attestations dans les manuscrits, sous forme d'adjectifs, des deux grands concepts, centraux chez F. de Saussure, qui se fixeront dans les années 1910 en *synchronie* et *diachronie*. Fait déterminant, la question de la valeur débouche progressivement, dans ces manuscrits, sur celle du sens. Au fil d'un développement sur la morphologie entendue comme étude des éléments considérés dans un état de langue, F. de Saussure indique : « étudier le sens d'un mot » n'est autre « qu'étudier la valeur d'un élément dans le système » (*op. cit.* : 338). La notion de valeur devient, du coup, centrale. Mais pourquoi ce rapprochement entre morphologie et sens ? Réponse : de même qu'en phonétique on traite de l'évolution des éléments dans

le temps, – essentiellement les « sons » –, en morphologie on traite, dans un état de langue donné, à la fois de la forme et du sens qui lui est associé :

On ne peut saisir la forme dans son union avec le sens que dans un état de langue donné (c'est ce qui fait qu'entre états successifs il n'y a que de la phonétique) ; mais dans un état de langue il n'existe rien qu'en vertu de la valeur significative (plus ou moins directe) que l'on constate être attachée aux éléments. (*Notes sur l'accentuation lituanienne*, 1894 : 338)

Voilà l'une des lignes de pensée qui ne cessera de s'affirmer : « saisir la forme dans son union avec le sens ». C'est à partir d'elle, notamment, que F. de Saussure construira sa théorie du signe, une forme ne valant que si un sens lui est associé : que si est attachée au signe une « valeur significative ».

L'une des tentations serait de penser qu'il y a des valeurs positives et absolues dans la langue, que l'on pourrait fixer. Mais la langue n'est pas « substance ». Elle n'a pas de « substratum » : de support dans les choses. Les valeurs qui la traversent ne reposent donc sur rien, et ne peuvent être que relatives, résultant des différences et oppositions dans la langue :

C'est ici l'éternel malentendu et la sempiternelle illusion : se figurer qu'il existe fût-ce un atome de substratum dans la langue. Autant vaudrait se figurer qu'une partie d'échecs tient à l'ivoire dont sont faites les pièces ou au bois dont est fait le damier. (*Notes sur l'accentuation lituanienne*, 1894 : 331)

C'est là une des toutes premières apparitions dans les manuscrits de l'image du jeu d'échecs. Elle intervient ici pour souligner que la matière dont se compose un élément ne fait rien à sa valeur. Au contraire : « ce qui est constitutif d'une chose, n'étant jamais rien de plus ni rien d'autre que ce qui la différencie d'une autre » (*op. cit.* : 332). Car on ne peut saisir, dans la langue, que des différences. Le sens ne se présente pas autrement : « Le sens de chaque forme, en particulier, est la même chose que la différence des formes entre elles. » (*Écrits*, p. 28 ; *BPU*, Carton 17, III^f). D'où cette remarque essentielle : « Sens = valeur différente » (*ibid.*). Et ce sens est éminemment négatif : « Nous nions qu'un mot ait une signification positive » (*Écrits*, p. 81). Étant négatif, le sens émane de la valeur que prend chaque élément par rapport à un autre. Ainsi :

valeur exprime mieux que tout autre mot l'essence du fait, qui est aussi l'essence de la langue, à savoir qu'une forme ne signifie pas, mais vaut : là est le point cardinal. Elle vaut, par conséquent elle implique l'existence d'autres valeurs. (*Écrits*, p. 28)

Une valeur ne peut aller seule et il faut considérer les valeurs dans un ensemble. Dans les *Notes pour un article sur Whitney* (novembre 1894), « système » exprime la conviction que « la langue » peut se décrire en un ensemble d'éléments ordonnés comme dans une théorie mathématique : « Il arrivera un jour <...> où on reconnaîtra que les quantités du langage et leurs rapports sont régulièrement exprimables de leur nature fondamentale, par des formules mathématiques » (*Notes pour un article sur Whitney*, 1894 : 206). La conviction que l'on doit considérer la langue comme un système de valeurs s'affirmera dans les cours de linguistique générale (1907-1911). Ainsi : « On aura l'occasion de s'apercevoir de nouveau

que dans tout système comme la langue il n'y a rien d'autre que des valeurs » (*Cours II* R50, Notes de Riedlinger, 7 décembre 1908 ; Godel, 1957 : 48). Ce qui culmine dans le dernier cours en cette formule : « toute valeur implique un système de valeurs » (*Notes pour le cours III, Écrits*, p. 332). « Système de valeurs » donc, conçu comme un ensemble où ne cessent de jouer les valeurs émergeant de façon momentanée par différences, oppositions et relations.

Mais parallèlement à la détermination de la valeur comme élément d'un système, une autre ligne de pensée s'affirme dans les manuscrits des années 1891-1894 : celle du rapport entre « son » et « idée », « forme » et « sens ». Sur ce point, les *Notes sur l'accentuation lituanienne* (1894) font essentiellement état de la valeur des éléments dans un système. En se posant la question de l'intérêt à prendre un point de vue historique sur la langue, F. de Saussure en vient, dans les *Notes pour un article sur Whitney*, à s'interroger sur « la relation intérieure du signe avec l'idée » (*Écrits*, p. 208). Il faut, pour approcher le « signe » – à interpréter essentiellement ici comme « forme » – se déprendre de la connaissance des antécédents d'une langue : c'est comme cela que l'on peut appréhender la « relation intérieure » du signe avec l'idée. Notation importante, car il ne s'agit plus là de considérer le signe comme un simple élément d'un système ou comme un « symbole » renvoyant à l'« objet à désigner » (*op. cit.* : 209). Mais d'examiner ce qui se joue dans le signe lui-même, entre une « forme » associée à une « signification ». Premiers développements, en filigrane, de la théorie « des arbitraires » chez F. de Saussure : particulièrement, arbitraire externe à la langue, entre « signe » et « chose » ; et arbitraire interne au signe, entre « son » et « idée ».

F. de Saussure approfondit les questions liées à la valeur en système dans ses cours de linguistique générale (1907-1911). Parti d'une réflexion sur la relation entre « forme » et « signification », il consolide dans ces cours l'hypothèse du « signe » comme « être double » :

« Ce rapport du signe à la pensée est précisément ce qu'est le signe : non pas la suite des syllabes, mais un être double constitué par une suite de syllabes dans la mesure où on y attache une signification déterminée. (*Cours II* R22, Notes de Riedlinger, 16 novembre 1908 ; Godel, 1957 : 24)

Dans cette dualité du signe se retrouve la valeur : car elle est « double ». De fait, le son ne peut se présenter seul, et l'étudier en lui-même est manquer « l'essence » de la langue :

« le son est un facteur capital de la langue ; et cependant, dans un certain sens, le phénomène phonétique est étranger à l'essence de la langue <...>. Ce serait se tromper grossièrement que de croire que la matière qui entre dans une monnaie est ce qui en fixe la valeur. (*Cours II* R26, Notes de Riedlinger, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 27-28)

C'est qu'il y a, dans la valeur, deux « côtés » :

« S'il peut paraître paradoxal que le son soit quelque chose de secondaire, de relatif dans le mot, on peut en dire autant de l'idée qui s'attache aux mots, aux unités : à

elle seule, elle ne représente qu'un côté de la valeur (traité par la psychologie pure !).
(*Cours II R27, Notes de Riedlinger, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 28*)

Et ces deux côtés, son et idée, sont à envisager conjointement dans le signe : « les signes de la langue sont des valeurs dont aucun des éléments immédiatement saisissables ne suffit pour les définir » (*ibid.*). F. de Saussure y reviendra jusque dans ses dernières leçons : « dans l'association constituant le signe il n'y a rien depuis le premier moment, que deux valeurs existant l'une en vertu de l'autre (arbitraire du signe) » (*Notes pour le Cours III – Écrits, p. 333*).

Les cours de linguistique générale mettent ainsi en relief deux grandes lignes de pensée sur la valeur, déjà présentes dans les manuscrits des années 1891-1894 : la valeur considérée dans un système de valeurs ; et la valeur comme jouant entre les deux côtés du signe, entre son et idée. On aperçoit ici l'importance qu'ont pu avoir ces réflexions pour consolider une théorie du signe linguistique constitué d'un signifiant et d'un signifié (termes qui apparaissent lors de la leçon du 19 mai 1911). Mais c'est encore là considérer la langue comme un système abstrait, constitué de valeurs pures. Il faut pousser plus loin, en examinant le rôle du « sujet parlant ».

3. « VALEUR » ET « SUJET PARLANT »

Insensiblement dans les manuscrits entre en jeu un élément psychologique : non plus l'« esprit », l'« instinct humain », voire l'« âme humaine ». Mais le « sujet parlant ». On ne peut en effet se contenter de considérer la valeur du seul point de vue du système. Ce serait là envisager des valeurs abstraites, émanant du pur jeu des éléments dans le système de la langue. Il faut pouvoir analyser la valeur du point de vue du « sujet parlant », expression qui s'établit dans les manuscrits des années 1893-1894.

Selon une approche morphologique que F. de Saussure perd rarement de vue, il en vient à considérer que le signe, en tant qu'association d'une forme et d'une signification, ne peut prendre sens que par le sujet parlant. De fait, même si son et idée, forme et signification, apparaissent sans lien de nécessité, irréductibles l'un à l'autre, arbitraires, il est difficile de penser indépendamment l'un de l'autre ces « accouplements d'objets hétérogènes (signes-idées) » (*Écrits, p. 20*). Ils « sont au contraire indissolublement unis pour notre esprit » (*Écrits, p. 64*). Car la « conscience » reste garante de la cohésion des éléments d'une langue. C'est elle qui peut rendre raison de ce que les signes trouvent sens et s'organisent en une langue. Le sujet parlant a à l'esprit, plus ou moins consciemment, les associations entre « son » et « sens », « figure vocale » et « idée », « idée » et « moyen d'expression ». Au point même que le sujet parlant se trouve identifié à la langue : « la langue (c'est-à-dire le sujet parlant) » (*Écrits, p. 39*).

Le sujet parlant se trouve placé au centre de l'analyse dès les premiers cours de linguistique générale (1907). Car pour qu'il y ait valeur, il faut que

le sujet parlant juge que l'unité qu'il perçoit est significative. C'est ainsi qu'il peut délimiter les éléments dans une langue :

Exister pour un élément linguistique, c'est être délimité d'avant en arrière ou inversement avec une valeur (<le sens net>) que lui attribue le sujet parlant. Mais en soi dans un mot fictif *ava-ker*, la délimitation *ava-ker* est sans valeur logique ni psychologique ; au nom de quoi prendre plutôt *-ker* que *-aker* ? (*Cours I*, Notes de Riedlinger, début 1907 – Komatsu, 1993 : 98)

C'est donc le « sujet parlant » qui fait « exister » les éléments de la langue en leur attribuant « une valeur », un « sens net » (*Cours I*, *op. cit.* : 98 ; *Sources manuscrites* – Godel, 1957 : 231). Pour F. de Saussure, il n'y a pas, hors de la conscience, de fait linguistique : hors du sens qu'on lui attribue, une forme demeure indistincte, un mot fictif comme *ava-ker* restant « sans valeur logique ni psychologique » (*Cours I*, *op. cit.* : 98). Cette conscience est certes plus ou moins fluctuante : plusieurs passages des manuscrits font état des degrés de conscience que le sujet parlant peut avoir des unités d'une langue. Toujours est-il que le sujet parlant ne cesse d'associer les « unités » et de leur donner sens, par ce que F. de Saussure appelle le « classement intérieur ». Dans cette activité de classement, « l'individu » perçoit des rapports de façon plus ou moins inconsciente. Sinon, « la masse de formes qui composent la langue » ne serait « qu'un chaos dans chaque tête ». Ainsi associe-t-il au moins « forme et idée », « formes entre elles », « idée et groupe d'idées ». Fondamental ici : « dans toute association de formes le sens y joue son rôle » (*Cours I*, *op. cit.* : 92-93). Ainsi, *chapeau* et *hôtel* « sont dans deux cases séparées ». Mais *chapeau* se trouve associé à *chapelier*, de même *hôtel* à *hôtelier*, selon une disposition qui fait sentir « quelque chose de commun, deux cases voisines » (*op. cit.* : 93).

Pourquoi cet accent mis sur le sujet parlant ? F. de Saussure y revient à plusieurs reprises : c'est en se plaçant du point de vue du sujet parlant que l'on peut appréhender au plus près les phénomènes du langage. Approche psychologique que F. de Saussure abandonne rarement, s'efforçant de décrire la manière dont le sujet parlant perçoit les unités dans la langue. Le sujet parlant associe plus ou moins consciemment des formes concurrentes, selon l'« ordre *intuitif*, qui est celui des associations ». Ce qu'il réalise dans l'« ordre *discursif* », mise en œuvre des unités dans la parole effective (*op. cit.* : 97). Distinction fondamentale que F. de Saussure reprend en distinguant « axe syntagmatique » (axe horizontal de succession des éléments utilisés dans le discours) et « axe associatif » (axe vertical des formes utilisables à un moment donné) (*Cours II* R96, Notes de Gautier, 14 janvier 1909 – Godel, 1957 : 85). C'est dans cette mise en relation des éléments sur ces deux « axes » que se joue la détermination de la valeur.

L'activité du sujet parlant se révèle peu à peu déterminante, particulièrement pour la méthode. C'est en effet « la conscience du sujet parlant » qui détermine ce qui est vivant dans la langue (*Cours I*, Notes de Riedlinger, *op. cit.* : 98). La « conscience » vient en effet à être relayée dans certains manuscrits par le « sentiment de la langue » (*Notes sur la morphologie* 1891-1894, *Écrits*, p. 195 ; datation :

Sources manuscrites, p. 27). Et le « sentiment de la langue » devient principe méthodologique. Car pour délimiter valablement des formes et leur restituer une valeur, le linguiste doit se remettre à la place de ceux qui ont utilisé la langue considérée : « au neuvième siècle, ce qui est vrai, c'est ce que sentent les Allemands du neuvième siècle, absolument rien d'autre » (*op. cit.* : 186). Le recours au « sentiment » n'est donc pas simple affaire de psychologie. C'est l'un des outils du linguiste : son analyse doit se caler sur le sentiment du sujet parlant, sous peine de se perdre en abstractions. Ainsi, sur quel critère situer et délimiter « identités » et « unités » dans la langue ? En se fondant sur ce qui est ressenti :

ce critère est dans la compétence de chacun : ce qui est ressenti à un degré quelconque, c'est la signification. Et on pourra dire alors que le concret réel pas du tout facile à saisir dans la langue, c'est ce qui est ressenti, ce qui à son tour équivaut à : ce qui est significatif à un degré quelconque. (*Cours II R42, Notes de Riedlinger, op. cit.* : 41)

L'étudiant Gautier a noté ici : « Il y a des degrés de conscience et de significativité ». Le détour par le ou les sujets parlants vise donc non pas seulement à mieux entrer dans les faits linguistiques, mais à avoir des éléments de validation pour la conduite de l'analyse.

Et c'est, çà et là, le « signe », sur lequel vient porter la conscience du sujet parlant : « il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient signe » (*Écrits*, p. 45 ; BPU, carton 17, VII, 1c). Ou le mot, non pas en le séparant de son sens, ni en considérant que ce sens serait hors de nous. Il faut comprendre que « le mot pas plus que son sens n'existe hors de la conscience que nous en avons, ou que nous voulons bien en prendre à chaque moment » (*Écrits*, p. 83). De fait : « Un mot n'existe véritablement, et à quelque point de vue qu'on se place, que par la sanction qu'il reçoit de moment en moment de ceux qui l'emploient » (*ibid.*). Et c'est sur cette réalité que s'élabore ce qui est concret, comme le réaffirme l'une des ultimes notes manuscrites : « à la conscience du sujet parlant, tout est concret » (*Notes pour le Cours III, printemps 1911 – Écrits*, p. 327).

Le recours à l'individu, particulièrement développé dans les cours, n'est pas accidentel. Car il permet d'observer les mécanismes à l'œuvre chez le sujet parlant : « On est porté, quand on veut approfondir le signe, à étudier son mécanisme chez l'individu, à analyser les opérations mentales et physiques qu'on peut saisir chez l'individu », soit, comme l'étudiant Gautier le note ici, « le processus psychologique » (*Cours II R19, Notes de Riedlinger & de Gautier*, 16 novembre 1908 – Godél, 1957 : 21). Ainsi, le recours à l'individu est là pour expliquer les mécanismes de la langue à l'œuvre chez le sujet parlant. Si ce dernier associe des formes et des significations, s'il rapproche en pensée des signes entre eux, cette activité échappe largement à sa volonté : « Ce qui est le plus intéressant à étudier dans le signe, ce sont les côtés par lesquels il échappe à notre volonté. Là est sa sphère véritable, puisque nous ne pouvons plus la réduire. » (*op. cit.* : 22) On aperçoit ici le fil de la démarche : essayer de

faire abstraction de ce qui relève de la volonté du sujet parlant pour aller vers l'« essence » de la langue.

Ainsi, F. de Saussure ne perd jamais de vue que le langage met en jeu « des forces psychologiques » (*Notes pour un article sur Whitney*, novembre 1894 – *Écrits*, p. 211). Dimension psychologique représentée le plus souvent par la « conscience », le « sujet parlant », voire la « conscience du sujet parlant » (*Cours I*, Notes de Riedlinger, début 1907 – Komatsu, 1993 : 98 ; *Notes pour le Cours III*, printemps 1911 – *Écrits*, p. 327). Mais parallèlement aux mécanismes en jeu chez le sujet parlant, abondamment développés dans les 1^{er} et 2^e cours de linguistique générale, l'analyse s'élargit aux « sujets parlants ». De fait : « On étudiera vainement ce qui se passe chez l'individu isolé, celui-ci étant incapable de fixer une valeur. » (*Cours II* R27, Notes de Riedlinger, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 29)

4. « VALEUR » ET « MASSE SOCIALE »

Troisième grande ligne de pensée qui se dessine progressivement dans les manuscrits : la question de la nature sociale de la langue. Elle commence d'être commentée dans les *Notes pour un article sur Whitney* (1894). F. de Saussure y indique que la langue est une « institution humaine ». Plus : une « institution pure », sans rapport avec ce qu'elle désigne (*Écrits*, p. 211). La langue, ni les signes qui la constituent, ne sont matière et ne reposent sur des propriétés des choses. C'est en cela que la langue est une institution à part de toutes les autres (le costume, la mode, le mariage) : prémisses de l'analyse sur l'arbitraire. Cette conviction de l'indépendance des signes par rapport aux « réalités qu'ils désignent » est d'une telle portée qu'elle semble déterminer le reste.

Même dans les manuscrits de phonétique des années 1895-1897, on trouve des indications sur la dimension sociale de la langue. Ainsi de la prévalence de l'« impression acoustique » sur l'articulation des sons. C'est l'« impression acoustique » qui nous entraîne à faire jouer nos organes pour parler : « cela correspond au fait avant tout social de la langue » (*Notes de phonologie*, 1897 – *Écrits*, p. 247). C'est-à-dire à la façon dont nous nous approprions une langue.

La perspective de la dimension sociale de la langue s'amplifie dans les cours de linguistique générale des années 1907-1911. Ainsi, la langue « n'existe que dans les êtres concrets et les collectivités ». De ce fait, elle est « une institution sociale » (*Cours I*, Notes de Riedlinger, janvier 1907 – Komatsu, 1993 : 43). Au fil de la réflexion, F. de Saussure lie la valeur au social : « dès qu'on parle de valeurs, leur rapport est en jeu (aucune valeur n'existe toute seule), ce qui fait que le signe n'aura de valeur en soi que par la consécration de la collectivité » (*Cours II* R26, Notes de Riedlinger, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 27). Et là, surprise : « Il semble que dans le signe il y ait deux valeurs : valeur en soi et celle qui lui vient de la collectivité – mais au fond, c'est la même » (*ibid.*). Pourquoi cette coïncidence entre « valeur en soi » et « celle qui lui vient de la collectivité » ? Au

moins pour deux raisons : premièrement, parce que la valeur en soi est celle qui émane du système de la langue ; deuxièmement, parce que cette valeur ne se trouve effective que par la « consécration de la collectivité » qui, précisément, établit la « valeur ». De fait, la valeur est donnée par la « consécration sociale », par « la force sociale qui la sanctionne » (*Cours II* R25, Notes de Bouchardy et de Riedlinger, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 27).

Au fil des cours, F. de Saussure élargit la réflexion à la « sémiologie ». Déjà en germe dans les manuscrits des années 1900 (*Note de sémiologie – Écrits*, p. 262 sqq.), la préoccupation se développe dans les cours de linguistique générale. Le projet est de construire une « science des signes », dans laquelle la linguistique forme pierre de touche, car elle offre l'exemple d'une discipline qui traite de systèmes de signes « ayant eu à affronter cette épreuve de se trouver en présence du Temps ». Donc soumis à transformations. Ainsi, « la valeur », à savoir l'ensemble des valeurs que les sujets parlants attribuent aux éléments d'une langue, se réalise prioritairement dans la « collectivité » : « Quelle que soit la place de la langue parmi les autres systèmes sémiologiques, on l'aura fixée quand on aura déterminé qu'elle est un système de valeurs » (*Cours II* R27, Notes de Riedlinger, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 28). Et s'il faut trouver une base à la langue, ce ne peut être que dans la collectivité : « Il faudra trouver sa base dans la collectivité ; c'est elle qui est créatrice de la valeur » (*ibid.*). Affirmation fondamentale, dont on trouve une correspondance dans une note autographe :

C'est la collectivité qui est créatrice de la valeur, ce qui signifie qu'elle n'existe pas avant et en dehors d'elle, ni dans ses éléments décomposés ni chez les individus. (*Notes pour les cours de linguistique générale*, 1908 – *Écrits*, p. 290-291)

Il ne faut donc pas chercher la valeur dans le système uniquement, ni chez les individus. Mais dans la collectivité. Car c'est elle qui crée la valeur. Et cela, non pas seulement dans un système linguistique, mais dans tout système sémiologique : « c'est uniquement le fait social qui créera ce qui existe dans un système sémiologique. Où existe-t-il, dans un ordre quelconque, un système de valeurs si ce n'est de par la collectivité ? Un individu tout seul est incapable d'en fixer aucune ».

Et si le sujet parlant intervient dans l'interprétation des signes, c'est bien la « masse sociale », qui « fixe à chaque instant la valeur » des symboles (Starobinski, 1971 : 15). Cette masse sociale est surtout « la masse parlante » :

Prenant la langue il n'y a rien à première vue qui empêche de concevoir la langue comme logique, car le signe est arbitraire. Le fait de la masse parlante ne change lui-même les choses qu'en ce sens que psychologico-logique. (*Notes pour le Cours III*, printemps 1911 – *Écrits*, p. 334)

À la dimension logique de la langue, qui contribue à la constituer en système, s'ajoute la prise en considération de la « masse parlante », qui intègre une dimension psychologique à cet ensemble logique. Mais cette dimension psychologique ne se présente pas sous l'effet d'une « volonté ». La langue n'est pas « libre »,

ses transformations échappent en permanence à la volonté. De fait, « la masse parlante » associée à un autre facteur – le temps – fait que la langue échappe :

Mais quand intervient le Temps combiné avec le fait de la psychologie sociale, c'est alors que nous sentons que la langue n'est pas libre ; la masse parlante x Temps. (*Notes pour le Cours III*, printemps 1911 – *Écrits*, p. 334)

La langue se déploie ainsi dans le temps, travaillée en permanence par la « masse parlante ». Le « temps » et les « forces sociales de la langue » interviennent dans les manuscrits pour faire éclater le schéma de la langue comme pur système (*Cours III*, Notes de Constantin, 12 mai 1911 – Mejía Quijano, 2005 : 316). Ils se combinent l'un l'autre : « Les forces sociales agissent en fonction du temps » (*op. cit.*, 30 mai 1911 – Mejía Quijano, 2005 : 310), entraînant évolution : « la langue n'est pas libre parce que même *a priori* le temps donnera occasion aux forces sociales intéressant la langue d'exercer leurs effets par la solidarité infinie avec les âges précédents » (*op. cit.* : 316).

On aperçoit l'effet que peuvent avoir sur la valeur ces deux forces combinées – temps et forces sociales –. L'évolution dans le temps produit inévitablement un déplacement des valeurs : « La continuité enferme comme par un fait inséparable l'altération, déplacement plus ou moins considérable des valeurs, inévitable avec la durée » (*ibid.*). Particulièrement, « formes » et « significations » ne cessent de jouer entre elles. Constat qui a échappé aux philosophes et aux psychologues, qui considèrent la langue comme figée :

aucun d'eux n'enseigne ce qui se passe dans la transmission d'une sémiologie. Et ce même fait accapare en revanche tellement l'attention des linguistes que ceux-ci en sont à croire pour cela que leur science est historique ou éminemment historique, n'étant rien d'autre que sémiologique : par là complètement comprise dans la psychologie, à condition que celle-ci voie de son côté qu'elle a dans la langue un objet s'étendant à travers le temps, et la forçant de sortir absolument de ses spéculations sur le signe momentané et l'idée momentanée. (Ms. fr. 3951/24, BPU, p. 8a)

Ainsi, on ne peut s'en tenir à des points de vue généraux sur la langue. Il faut au moins revenir à la « nature du signe ». Considérer le signe dans « sa valeur et son existence sociale », sous peine d'élaborer une « science sémiologique » sans fondement (*Cours II* R19-23, Notes de Riedlinger et de Gautier, 16 novembre 1908 – Godel, 1957 : 21 *sqq.*). Et de là, regarder « la vie particulière des signes » dans différentes disciplines. C'est de cette façon que :

On verra apparaître des côtés qu'on n'avait pas soupçonnés, et on verra qu'ils rentrent dans une étude commune, celle de la vie particulière des signes, la sémiologie. On peut donc affirmer que la langue n'est pas seule de son espèce, mais qu'elle est entourée dans le cercle de ce qu'on appelle d'un nom un peu large : institutions sociales –, d'un certain nombre de choses qu'il faut étudier à côté d'elle. (*Cours II* R23, Notes de Riedlinger, 16 novembre 1908 – Godel, 1957 : 24-25)

Point de vue majeur sous lequel aborder la langue : celui des institutions sociales.

Au fil des notes intervient une image peu connue : celle du vaisseau. Une fois la langue parlée par une collectivité, elle est à la mer : « La langue est alors

le vaisseau à la mer, non plus en chantier » (*Cours II* R24, Notes de Gautier, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 25). Nous sommes embarqués dans la langue et on ne peut alors « déterminer sa course a priori, par la forme de sa coque, etc. » (*ibid.*). Il faut donc saisir ce caractère fondamental : « considérer la langue comme quelque chose de collectif, de social : il n'y a que le vaisseau sur mer qui soit un objet à étudier dans l'espèce vaisseau » (*Cours II, op. cit.* : 26). Donc non comme un pur système, mais comme « le bien d'une communauté ». Ainsi : « Ce n'est donc que ce système de la communauté qui mérite le nom de système de signes, et qui l'est » (*ibid.*). Et le vaisseau n'est pas fait pour un individu, mais pour une collectivité :

Le système de signes est fait pour la collectivité, et non pour un individu, comme le vaisseau est fait pour la mer. C'est pourquoi, contrairement à l'apparence, à aucun moment le phénomène sémiologique ne laisse hors de lui le fait de la collectivité sociale. Cette nature sociale (du signe G) c'est un de ses éléments internes et non externes. (*Cours II* R24, Notes de Riedlinger et de Gautier, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 26)

Sans « collectivité » donc, pas de systèmes de signes. Mais plus encore, la nature sociale du signe n'est pas conférée de l'extérieur : c'est un caractère interne, intrinsèque à la langue. Développement qui se retrouve dans les manuscrits, sans doute une note préparatoire à ce cours :

à aucun moment, contrairement à l'apparence, le phénomène sémiologique quel qu'il soit ne laisse hors de lui-même l'élément de la collectivité sociale : la collectivité sociale et ses lois est un de ses éléments internes et non externes, tel est notre point de vue. (*Écrits*, p. 290)

On retrouve dans ce développement les caractères que F. de Saussure attribue à tout « système de signes ». D'une part, qu'« il est vain de vouloir l'apprécier hors de ce qui résulte pour lui de son caractère collectif ». D'autre part, que l'on ne peut concevoir alors une « raison intérieure, une raison faite à l'image de notre raison individuelle, qui va continuer à gouverner le rapport du signe et de l'idée » (*Écrits*, p. 289). Voilà ce qu'il faut donc considérer :

La langue, ou le système sémiologique quel qu'il soit, n'est pas le vaisseau qui se trouve au chantier, mais le vaisseau qui est livré à la mer. Depuis l'instant où il a touché la mer, c'est vainement qu'on penserait pouvoir dire sa course sous prétexte qu'on saurait exactement les charpentes dont il se compose, sa construction intérieure selon un plan. (*Écrits*, p. 289)

Loin d'être un système de charpentes et un système clos isolé de son milieu, la langue se présente comme un ensemble traversé de forces dynamiques, et cette dynamique est sociale.

Il ne faut donc pas considérer la valeur comme un élément abstrait, conféré de l'extérieur ou qui jouerait dans le système de la langue comme entre les charpentes d'un vaisseau. Mais la valeur comme émanant du jeu social dont la langue est l'expression : « la valeur n'est décernée que par la force sociale qui la sanctionne » (*Cours II* R25, Notes de Gautier, 23 novembre 1908 – Godel,

1957 : 27). Il faut alors dépasser la psychologie individuelle pour aller vers la « psychologie sociale » (*Notes sur Programme et méthodes de la linguistique théorique* d'Albert Sechehaye, 1908 – *Écrits*, p. 260).

Progressivement, F. de Saussure dégage de la langue ce qui lui paraît comme « le moins essentiel ». Ainsi : « Tout ce qui éloigne la langue d'un autre système sémiologique, bien que cela paraisse important à première vue, doit être écarté comme le moins essentiel, pour étudier sa nature : ainsi le jeu de l'appareil vocal ». De fait, d'autres systèmes sémiologiques « sont basés sur tout autre chose » (*Cours II* R23, Notes de Riedlinger, 23 novembre 1908 – Godel, 1957 : 25).

Ce qui est essentiel à la langue – son « essence » – se découvre à mesure. Deux considérations contenues dans les derniers manuscrits sont ici fondamentales. Les signes qui composent la langue étant radicalement arbitraires par rapport aux choses, il en résulte que la langue apparaît comme le système le plus sémiologique de tous. Corrélativement, parmi les « sciences qui s'occupent de la valeur », comme l'économie, la « science linguistique » traite de la valeur n'ayant pas « une racine dans les choses » (*Notes pour le Cours III*, printemps-été 1911 – *Écrits*, p. 333). En effet, la valeur attribuée à une « pièce de terre » (50 000 francs) a rapport avec la chose désignée. Alors que la langue n'ayant aucun lien avec les choses, les valeurs qui la traversent émanent d'autres données, du « système », du « sujet parlant » et de la « collectivité ».

Ainsi, la langue par rapport aux autres systèmes sémiologiques et la science linguistique par rapport aux sciences qui s'occupent de la valeur forment la pierre de touche sur laquelle classer les faits. Et le critère de classification est l'arbitraire, d'où émane la valeur. Tout au long des manuscrits, la réflexion sur l'arbitraire se découvre sous celle portant sur la valeur.

5. CONCLUSION

Cette courte reconstitution de l'évolution de « valeur » dans les manuscrits saussuriens laisse entrevoir le bénéfice qu'il peut y avoir à analyser les manuscrits selon une démarche généalogique attentive à resituer dans le temps la construction des concepts. Ainsi, la « valeur », essentiellement abordée dans le *Cours de linguistique générale* sous l'angle du « système » et du rapport entre « signifiant » et « signifié », se révèle être aussi, dans les manuscrits, le jeu du « sujet parlant » et de la « masse parlante ». Il faut comprendre la « valeur » chez F. de Saussure en suivant au moins ces différentes lignes de pensée. Et des manuscrits des années 1894 aux cours de linguistique générale (1907-1911), la « valeur » passe de la simple émanation du jeu des éléments dans le système de la langue, à la considération de son élaboration chez le « sujet parlant », qui ne cesse d'interpréter formes et sens, et à la consécration de ces jeux par la « masse parlante ». Elle rend ainsi raison de la vie des signes et du « mouvement » dans les langues, apportant un élément déterminant pour la compréhension du sens dans les systèmes sémiologiques.

La valeur se révèle être le lieu d'échange entre l'intérieur du système, dans lequel les unités jouent entre elles, et l'extérieur du système, où interviennent l'individu et la collectivité. Et si la valeur conçue comme interne au système en vient à coïncider avec la valeur attribuée par le sujet parlant et la collectivité, c'est que ce sont ces derniers qui, sur des générations, constituent et instituent le système de la langue. Les valeurs mises en jeu dans un système linguistique ont donc au moins une vie double. La première : elles ne cessent de jouer les unes par rapport aux autres. La seconde : elles sont sans cesse créées et recrées par l'individu et par la collectivité. La valeur est donc intrinsèquement sociale, elle est « produit social » (*Cours II* R30, Notes de Riedlinger, 26 novembre 1908 – Godel, 1957 : 31).

Au-delà, la valeur permet également de situer la linguistique, d'une part parmi les « sciences sémiologiques », d'autre part parmi les « sciences qui s'occupent de valeurs », telle l'économie, qui gardent rapport avec les choses.

Pareille étude de nature généalogique permet enfin de reconstituer le cadre de formation d'une théorie et de situer les concepts les uns par rapport aux autres. Ainsi, quel est, pour F. de Saussure, le concept majeur, celui qui forme la clé de voûte de l'ensemble ? Réponse : l'arbitraire. Et de l'arbitraire dérive la valeur. « Valeur », qui permet de comprendre l'ensemble de la théorie, par exemple la manière d'appréhender le sens. Ainsi :

La valeur est bien un élément du sens, mais il importe de ne pas prendre le sens d'abord autrement que comme une valeur. Très difficile de voir comment le sens reste dépendant, et cependant distinct, de la valeur ; mais nécessaire si on n'en reste pas à conception de la langue comme nomenclature. (*Cours III*, Notes de Dégallier, 30 juin 1911 ; BPU, *Cahier VIII*, p. 270)

Références

Œuvres de Saussure

SAUSSURE F. de (1922), *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, édité par Charles Bally et Léopold Gautier, Genève : Sonor. [Réimpr. Genève : Slatkine, 1970]

Manuscrits de Saussure

BOUQUET S. (éd.) (2003), *Saussure*, Paris : Éditions de L'Herne.

SAUSSURE F. de (1878), *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig : B. G. Teubner.

SAUSSURE F. de (1894), « Notes sur l'accentuation lituanienne », in S. Bouquet (éd.) (2003), *Saussure*, Paris : Éditions de L'Herne, 323-351.

SAUSSURE F. de (1995), *Phonétique. Il manoscritto di Harvard (Houghton Library bMS Fr 266 (8))*, edizione a cura di M. P. Marchese, Padova : Unipress.

SAUSSURE F. de (2002a), *Théorie des sonantes. Il manoscritto di Ginevra (Bibliothèque publique et universitaire Ms fr. 3955/1)*, edizione a cura di M. P. Marchese, Padova : Unipress.

SAUSSURE F. de (2002b), *Écrits de linguistique générale*, édités par S. Bouquet & R. Engler, Paris : Gallimard.

Cours de Ferdinand de Saussure : manuscrits d'étudiants publiés

- [COURS I] *Cours de linguistique générale – Premier et troisième cours, d'après les notes de Riedlinger et Constantin*, Texte établi par Eisuke Komatsu (1993), Tokyo : Université Gakushuin, 368 p.
- [COURS II] *Cours de linguistique générale – Deuxième cours (1908-1909)*, d'après les notes de Bouchardy, Gautier et Riedlinger, Texte établi par Robert Godel (1957), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 15, 3-103.
- [COURS III] *Cours de linguistique générale – Le troisième cours (1910-1911)*, d'après les notes de Constantin, Texte établi par Claudia Mejía Quijano (2005), *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58, 43-289.

Cours de Ferdinand de Saussure : autres manuscrits d'étudiants

- SAUSSURE F. de (1911), *Cours III*, Notes de Dégallier (1910-1911), Ms. 434/1, *Cahiers I à VI*, Genève : BPU.

Œuvres de commentateurs de Saussure :

- DEPECKER L. (2003), « Saussure et le concept », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* XCVIII (1), 53-100.
- DEPECKER L. (2005), « Un autre Saussure », *L'information grammaticale* 105, 7-14.
- DEPECKER L. (2008), « Saussure et la théorie des quatre arbitraires », Colloque international *Linguistique des valeurs – Programmes de linguistique néosaussurienne*, Namur, 17 juin 2008 (actes non parus).
- DEPECKER L. (2009), *Comprendre Saussure d'après les manuscrits*, Paris : Armand Colin.
- ENGLER R. (1989), *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale*, Édition critique, t. 1 (1968) & t. 2 (1974), Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- GODEL R. (1954), « Notes inédites de F. de Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 12, 49-71
- GODEL R. (1957), *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève : Droz.
- SAUSSURE F. de (1916 [1994]), *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye, Paris : Payot. [Reprise de l'édition critique de 1972 établie par Tullio de Mauro]
- STAROBINSKI J. (1971), *Les mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris : Gallimard.